

AYÒBÁMI ADÉBÁYÒ

RESTE  
AVEC  
MOI



CHARLESTON

---

# AYÒBÁMI ADÉBÁYÒ

---

## RESTE AVEC MOI

*Avec pour toile de fond les bouleversements politiques du Nigeria des années 1980, le portrait inoubliable d'une femme qui fait le choix de la liberté... envers et contre tout.*

Yejide et Akin vivent une merveilleuse histoire d'amour. De leur coup de foudre à l'université d'Ifé, jusqu'à leur mariage, tout s'est enchaîné. Pourtant, quatre ans plus tard, Yejide n'est toujours pas enceinte. Ils pourraient se contenter de leur amour si Akin, en tant que fils aîné, n'était tenu d'offrir un héritier à ses parents. Yejide consulte tous les spécialistes, médecins et sorciers, avale tous les médicaments et potions étranges... Jusqu'au jour où une jeune femme apparaît sur le pas de sa porte. La seconde épouse d'Akin. Celle qui lui offrira l'enfant tant désiré. Bouleversée, folle de jalousie, Yejide sait que la seule façon de sauver son mariage est d'avoir un enfant. Commence alors une longue et douloureuse quête de maternité qui exigera d'elle des sacrifices inimaginables.

« AYÒBÁMI ADÉBÁYÒ ÉCRIT AVEC UNE GRÂCE EXTRAORDINAIRE SUR L'AMOUR, LA PERTE ET LA RÉDEMPTION. ELLE A ÉCRIT UN LIVRE MAGNÉTIQUE ET DÉCHIRANT. »  
Michiko Kakutani, *The New York Times*

Traduit de l'anglais (Nigeria) par Josette Chicheportiche

ISBN: 978-2-36812-339-3



9 782368 123393

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture: Le Petit Atelier  
d'après le design de Rafaela Romava



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)





RESTE AVEC MOI

Titre original : *Stay with Me*

Copyright © Ayòbámi Adébáyò, 2017

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd, 14 High Street, Edinburgh  
EH1 1TE.

Traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-339-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Ayòbámi Adébáyò

# RESTE AVEC MOI

*Roman*

Traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche





*À ma mère, le Dr Olusola Famurewa,  
qui continue de faire de notre maison  
un pays des merveilles où chaque pièce  
regorge de livres, d'amour et de gratitude.*

*Et en souvenir de mon père, M. Adébáyò Famurewa,  
qui a laissé derrière lui une bibliothèque et un héritage.  
Tu me manques toujours autant.*



# PREMIÈRE PARTIE



*Jos, décembre 2008*

**J**E DOIS QUITTER CETTE VILLE aujourd'hui pour aller te voir. Mes valises sont prêtes et les pièces vides me rappellent que j'aurais dû partir il y a une semaine. Depuis vendredi dernier, Musa, mon chauffeur, dort dans la loge du gardien au cas où je le réveillerais à l'aube afin que nous puissions nous mettre en route à temps. Mais mes valises sont toujours dans le salon où elles prennent la poussière.

J'ai donné l'essentiel de ce que j'ai acquis depuis que je vis ici aux coiffeuses qui travaillaient dans mon salon – mobilier, appareils électriques, même les aménagements intérieurs. Voilà donc une semaine que je me tourne et me retourne la nuit dans mon lit, sans télévision pour écouter mes heures d'insomnie.

Une maison m'attend à Ife, juste à côté de l'université où on s'est rencontrés. Je l'imagine, c'est une maison assez semblable à celle-ci, avec de nombreuses pièces conçues pour accueillir une grande famille : le mari, la femme et beaucoup d'enfants. J'étais censée partir le lendemain du

jour où mes séchoirs ont été démontés. J'avais en tête de passer une semaine à aménager mon intérieur. Je voulais que ma nouvelle vie soit en ordre avant de te revoir.

Non que je sois attachée à cet endroit. Les quelques amis que je me suis faits ne me manqueront pas, ces gens qui ignorent la femme que j'étais avant de venir vivre ici, ces hommes qui, au fil des années, ont pensé qu'ils étaient amoureux de moi. Une fois loin de cette ville, je ne me souviendrai probablement pas de celui qui m'a demandée en mariage. Personne ici ne sait que je suis toujours ta femme. Je ne raconte qu'un bout de l'histoire : j'étais stérile et mon mari a pris une autre épouse. Ils n'ont pas cherché à en savoir davantage, c'est pourquoi je ne leur ai jamais parlé de mes enfants.

J'ai voulu m'en aller après que les trois membres du Service national de la jeunesse ont été tués. J'ai décidé de fermer mon salon et la bijouterie avant même de réfléchir à ce que je ferais ensuite, avant même que l'invitation aux obsèques de ton père n'arrive, comme une carte m'indiquant le chemin. J'ai mémorisé le nom de ces trois jeunes garçons et je sais la matière que chacun d'eux étudiait à l'université. Mon Olamide aurait eu à peu près leur âge ; elle aussi aurait été sur le point de quitter l'université. Quand je lis des articles sur eux, je pense à elle.

Akin, je me demande souvent si tu penses à elle, toi aussi.

Bien que le sommeil me fuie, toutes les nuits je ferme les yeux et des pans de la vie que j'ai laissée derrière moi me reviennent. Je vois les taies d'oreiller en batik dans notre chambre, nos voisins et ta famille dont je pensais alors, à tort, qu'elle était aussi la mienne. Je te vois. Ce soir, je vois la lampe de chevet que tu m'as offerte quelques semaines après notre mariage. Je n'arrivais pas à dormir dans le noir et tu faisais des cauchemars si on laissait les néons allumés. Cette lampe était ta solution. Tu l'as achetée sans me dire que tu trouverais un arrangement, sans me consulter pour savoir si je voulais une lampe. Et tandis que je caressais son pied en bronze et admirais les morceaux de

verre coloré qui formaient l'abat-jour, tu m'as demandé ce que j'emporterais si notre maison prenait feu. Je n'ai pas réfléchi et j'ai répondu : « Notre bébé », même si on n'avait pas d'enfant à ce moment-là. « *Quelque chose*, tu as dit, *pas quelqu'un*. » Dans mon esprit, j'étais persuadée que tu parlais de quelqu'un, et tu semblais légèrement blessé que je ne songe pas à te sauver, toi.

Je me force à sortir du lit et à ôter ma chemise de nuit. Je ne perdrai pas une minute de plus. Les questions auxquelles tu dois répondre, celles que j'ai étouffées pendant plus de dix ans, me font presser le pas lorsque je ramasse mon sac à main et entre dans le salon.

Il y a dix-sept valises ici, prêtes à être chargées dans la voiture. Je les regarde, me remémorant le contenu de chacune. Si cette maison était la proie des flammes, que sauverais-je ? Je dois réfléchir parce que la première chose qui me vient à l'esprit, c'est *rien*. Je choisis finalement le nécessaire de voyage que j'ai prévu de garder avec moi pour les obsèques et une bourse en cuir remplie de bijoux en or. Musa pourra m'apporter le reste plus tard.

C'est comme ça : j'ai passé quinze années ici et, bien que ma maison ne brûle pas, tout ce que j'emporte, c'est un sac d'or et des vêtements de rechange. Ce qui est important est en moi, en sécurité au fond de mon cœur comme dans une tombe, dans un lieu éternel. Ma malle au trésor aux allures de cercueil.

Je sors. Il fait un froid glacial et le ciel noir rougeoit à l'horizon tandis que le soleil se lève. Adossé à la voiture, Musa se nettoie les dents avec un bâtonnet. Il crache dans un gobelet en me voyant approcher et range son bâton brosse à dents dans sa poche poitrine. Il ouvre la portière de la voiture, nous nous saluons et je monte à l'arrière.

Musa allume la radio et cherche une station qui démarre la journée par l'hymne national. Le portier nous dit au revoir de la main quand nous sortons du lotissement. La route s'étend devant nous, plongée dans une obscurité qui se mue en aube à mesure qu'elle me ramène vers toi.



## 2

*Ilesha, 1985 et les années suivantes*

**D**ÉJÀ À L'ÉPOQUE, je sentais qu'ils étaient venus avec l'intention de me déclarer la guerre. Je les voyais à travers la porte vitrée. Je les entendais parler. Ils ne semblaient pas avoir remarqué que je me tenais là depuis une bonne minute. Je voulais les laisser dehors et remonter me coucher. Peut-être qu'en restant assez longtemps en plein soleil, ils se transformeraient en flaques de boue. *Iya*<sup>1</sup> Martha avait des fesses si grosses que si elles fondaient, elles recouvriraient les marches en béton qui menaient à notre porte.

*Iya* Martha était l'une de mes quatre mères ; elle avait été l'épouse la plus âgée de mon père. L'homme qui l'accompagnait, *Baba* Lola, était l'oncle d'Akin. Ils courbaient tous les deux le dos à cause du soleil et leurs fronts plissés leur faisaient des visages repoussants. Mais dès que j'ouvris la porte, ils interrompirent leur conversation et affichèrent

---

1. *Iya* signifie « mère », *Baba*, « père » dans le dialecte yoruba. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

de larges sourires. Je savais d'avance les premiers mots qui sortiraient de la bouche d'*Iya* Martha. Je savais que ce serait quelque débordante démonstration d'un lien qui n'avait jamais existé entre nous.

— Yejide, ma précieuse enfant !

*Iya* Martha sourit tout en plaquant ses mains moites et charnues sur mes joues.

Je lui rendis son sourire et m'inclinai profondément pour les accueillir.

— Bienvenue, bienvenue. Oh, Dieu a dû se réveiller en pensant à moi aujourd'hui ! Ce qui explique pourquoi vous êtes tous ici, dis-je, avant de m'incliner encore, une fois qu'ils eurent pris place dans le salon.

Ils rirent.

— Où est ton mari ? Le retrouvons-nous ici ? demanda *Baba* Lola en parcourant la pièce du regard.

Imaginait-il que j'avais caché Akin sous une chaise ?

— Il est en haut. J'irai le chercher après vous avoir servi des rafraîchissements. Que voulez-vous que je prépare pour le repas ? Du fofou<sup>2</sup> ?

*Baba* Lola jeta un coup d'œil à *Iya* Martha comme s'ils avaient répété cette scène, mais qu'il n'avait pas lu ce passage-là du scénario.

*Iya* Martha secoua la tête de gauche à droite.

— Nous n'avons pas le temps de manger. Va chercher ton mari. Nous devons discuter de choses importantes avec vous deux.

Je souris, sortis de la pièce et me dirigeai vers l'escalier. Je croyais savoir de quelles « choses importantes » ils voulaient discuter. Plusieurs membres de ma belle-famille étaient déjà venus chez nous dans cette même intention. Discuter, pour eux, ça voulait dire qu'ils parlaient et que j'écoutais, à genoux. Akin feignait d'être attentif et de prendre des notes alors qu'il dressait une liste de ce qu'il devait faire le lendemain. Aucun représentant de ces

---

2. Pâte comestible, solide ou molle, à base d'igname pilée, qui se mange avec une sauce.

délégations ne savait lire ou écrire, et ils étaient tous en admiration devant ceux qui en étaient capables. Qu'Akin consigne leurs propos sur un papier les impressionnait. Et quand parfois mon mari s'interrompait, ils lui reprochaient de leur manquer de respect en n'inscrivant rien. Akin planifiait souvent sa semaine entière lors de ces visites, tandis que j'avais d'affreuses crampes dans les jambes.

Ces visites l'agaçaient et il était chaque fois tenté de lancer aux siens de se mêler de leurs affaires, mais je le lui défendais. Certes, à cause de ces discussions interminables, je finissais par avoir mal aux jambes, mais au moins j'avais l'impression de faire partie de sa famille. Jusqu'à cet après-midi-là, pas un seul membre de ma propre famille ne m'avait rendu ce genre de visite depuis que je m'étais mariée.

Je réfléchis tout en montant à l'étage. La présence d'*Iya* Martha signifiait qu'un nouveau point allait être abordé. Je n'avais pas besoin de leurs conseils. Mon couple se portait bien sans les « choses importantes » qu'ils avaient à m'annoncer. Je n'avais pas envie d'entendre la voix rauque de *Baba* Lola, entre deux quintes de toux, ou de voir une fois de plus l'éclat des dents d'*Iya* Martha.

Du reste, je pensais avoir déjà tout entendu et j'étais sûre qu'Akin partageait mon sentiment. Je fus surprise de le trouver éveillé. Akin travaillait six jours par semaine et le dimanche, en général, il dormait. Mais il faisait les cent pas dans la chambre quand j'entrai.

— Tu savais qu'ils devaient venir aujourd'hui ? demandai-je, et je scrutai son visage à la recherche de ce mélange d'horreur et d'agacement qu'il exprimait lorsqu'une délégation spéciale nous rendait visite.

— Ils sont arrivés ?

Il s'arrêta de marcher et joignit ses mains derrière sa nuque. Pas d'horreur, pas d'agacement. L'air parut soudain manquer dans la pièce.

— Tu savais qu'ils venaient ? Et tu ne me l'as pas dit ?

— Descendons.

Il sortit de la chambre.

— Akin, que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? lançai-je dans son dos.

Je m'assis sur le lit, pris ma tête entre mes mains et m'efforçai de respirer. Je demeurai dans cette position jusqu'à ce que j'entende la voix d'Akin qui m'appelait. J'allai le retrouver au salon. Je souriais, non pas d'un large sourire qui montrait les dents, mais en relevant à peine les coins de ma bouche. Le genre de sourire qui signifiait : *Même si vous, vieilles gens, ignorez tout de mon mariage, je suis ravie, non, folle de joie, à l'idée d'entendre ces choses importantes que vous avez à dire à son sujet. Après tout, je suis une bonne épouse.*

Je ne la vis pas tout de suite, bien qu'elle soit perchée sur l'accoudoir du fauteuil d'Iya Martha. Elle avait la peau claire, jaune pâle comme l'intérieur d'une mangue mûre. Ses lèvres fines étaient couvertes d'un rouge à lèvres rouge sang.

Je me penchai vers Akin. Je sentis que son corps était tendu. Il ne passa pas son bras autour de mes épaules et ne me serra pas non plus contre lui. J'essayai de comprendre d'où venait la femme jaune, me demandant bêtement l'espace d'un instant si Iya Martha l'avait cachée sous son pagne quand elle était entrée.

— Première femme d'Akin, chez nous, on dit que lorsqu'un homme possède un bien et que ce bien devient deux, l'homme ne se met pas en colère, n'est-ce pas ? déclara *Baba Lola*.

J'acquiesçai en souriant.

— Eh bien, première femme d'Akin, voici la nouvelle épouse de ton mari. C'est un enfant qui appelle un autre enfant à venir au monde. Qui sait, le Roi du ciel répondra peut-être à tes prières grâce à elle. Une fois qu'elle tombera enceinte et aura une progéniture, nous sommes persuadés que tu en auras une aussi, continua *Baba Lola*.

*Iya Martha* hocha la tête en signe d'assentiment.

— *Yejide*, ma fille, nous avons beaucoup réfléchi à la question et laissé passer plusieurs nuits avant de prendre une décision, la famille de ton mari et moi-même. Ainsi que tes autres mères.

Je fermai les yeux. J'allais me réveiller et sortir du cauchemar dans lequel j'étais plongée. Lorsque je rouvris les yeux, la femme mangue-jaune était toujours là, légèrement floue, mais toujours là. J'étais atterrée.

Je m'étais attendue à ce qu'ils me parlent de ma stérilité et je m'étais armée de milliers de sourires. Des sourires d'excuse, des sourires ayez-pitié-de-moi, des sourires je-me-suis-tournée-vers-Dieu – tous les sourires hypocrites sans lesquels il est impossible de passer un après-midi entier avec des gens qui prétendent vouloir votre bien alors qu'ils remuent le couteau dans la plaie – et j'étais prête à les décocher. J'étais prête à les entendre me dire que je devais faire quelque chose pour remédier à cette situation. À les entendre me conseiller un nouveau prêtre à qui je pourrais rendre visite, une nouvelle montagne où je pourrais prier, ou un vieil herboriste dans un village ou une ville éloignés que je pourrais consulter. J'étais armée de sourires pour ma bouche, de bonnes grosses larmes brillantes pour mes yeux et de reniflements pour mon nez. J'étais disposée à fermer mon salon de coiffure toute la semaine pour partir en quête d'un miracle avec ma belle-mère dans mon sillage. Ce à quoi je ne m'étais pas attendue, c'était à une autre femme souriant dans la pièce, une femme jaune avec une bouche rouge sang, rayonnante comme une jeune mariée.

J'aurais voulu que la mère d'Akin soit là. C'était la seule femme que j'avais jamais appelée *Moomi*. J'allais la voir bien plus souvent que son propre fils. Elle était présente quand un prêtre, d'après lequel ma mère m'avait maudite avant de mourir juste après m'avoir mise au monde, avait fichu en l'air ma coiffure en me plongeant la tête dans une rivière. Elle était là quand j'étais restée assise sur un tapis de prières pendant trois jours, psalmodiant sans fin des paroles que je ne comprenais pas jusqu'à ce que je m'évanouisse le troisième jour, rompant ce qui aurait dû être un jeûne et une veillée de sept jours.

Alors que je me rétablissais dans un des services de l'hôpital Wesley Guild, elle m'avait tenu la main et invitée à

prier pour être forte. « Être une bonne mère n'est pas facile, m'avait-elle dit, une femme peut être une mauvaise épouse, mais elle n'a pas le droit d'être une mauvaise mère. » *Moomi* m'avait expliqué qu'avant d'implorer Dieu pour qu'il me donne un enfant, je devais d'abord Lui demander la grâce d'être capable de souffrir pour cet enfant. Selon elle, je n'étais pas encore prête à être mère si je perdais connaissance après trois jours de jeûne.

J'avais alors compris qu'elle ne s'était pas évanouie le troisième jour, car elle aussi avait probablement suivi ce genre de jeûne à plusieurs reprises dans le but d'apaiser Dieu au nom de ses enfants. Les rides autour de ses yeux et de sa bouche m'avaient brusquement paru menaçantes et j'y avais lu bien plus que les signes de la vieillesse. J'étais déchirée. Je voulais cette chose que je n'avais jamais eue. Je voulais être mère, je voulais que mes yeux brillent d'une joie et d'une sagesse secrètes comme ceux de *Moomi*. Pourtant, j'étais terrifiée par cette souffrance dont elle parlait.

— Elle n'est même pas proche de toi en âge, déclara *Iya Martha* en se penchant en avant sur son fauteuil. C'est parce que ta belle-famille t'apprécie, *Yejide*, parce qu'elle connaît ta valeur. Elle sait que tu es une bonne épouse dans la maison de ton mari.

*Baba Lola* s'éclaircit la voix :

— *Yejide*, en tant que personne, je tiens à faire ton éloge. J'admire tes efforts pour que notre fils laisse derrière lui un enfant après sa mort. C'est pourquoi nous sommes convaincus que tu ne considéreras pas cette nouvelle épouse comme une rivale. Elle s'appelle *Funmilayo* et nous savons, nous espérons, que tu la traiteras comme ta petite sœur.

— Comme ton amie, dit *Iya Martha*.

— Comme ta fille, ajouta *Baba Lola*.

*Iya Martha* donna une petite tape dans le dos de *Funmi*.

— *Oya*<sup>3</sup>, va saluer ton *iyale*.

---

3. « Allez », « dépêche-toi » en yoruba.

Je frémis en entendant *Iya* Martha me présenter comme l'*iyale* de Funmi. Le mot grésilla dans mes oreilles. *Iyale*, « première épouse ». C'était un verdict qui me définissait comme une femme insuffisante pour mon mari.

Funmi vint s'asseoir près de moi sur le canapé.

*Baba* Lola secoua la tête.

— Funmi, agenouille-toi. Vingt ans après son départ, le train rencontrera toujours la terre devant lui. *Yejide* est partout devant toi dans cette maison.

Funmi s'agenouilla, posa ses mains sur mes genoux et sourit. L'envie de chasser ce sourire d'une gifle me démangeait.

Je me tournai et regardai Akin dans les yeux, priant pour qu'il soit étranger à cette trahison. Il soutint mon regard en une supplique silencieuse. Mon sourire, déjà figé, disparut. La fureur referma ses mains brûlantes autour de mon cœur. La tête me cognait à grands coups.

— Akin, tu étais au courant ? demandai-je en anglais, tenant ainsi à l'écart *Baba* Lola et *Iya* Martha qui ne parlaient que yoruba.

Akin ne répondit pas ; il se gratta l'arête du nez avec son index.

Je parcourus la pièce des yeux à la recherche de quelque chose sur quoi me concentrer. Les rideaux blancs en dentelle ornés de passementerie bleue, le canapé gris, le tapis qui lui était assorti avec sa tache de café que j'essayais d'enlever depuis plus d'un an. Elle était trop éloignée du centre pour être cachée par la table, trop loin du bord pour disparaître sous les fauteuils. Funmi portait une robe beige, de la même teinte que la tache de café, de la même teinte que mon corsage. Ses mains se trouvaient juste sous mes genoux et entouraient mes jambes nues. Je ne parvenais pas à regarder au-delà de ses mains, au-delà des longues manches bouffantes de sa robe. J'étais incapable de regarder son visage.

— *Yejide*, prends-la dans tes bras.

Je ne savais pas très bien qui avait parlé. Je sentais que ma tête s'embrasait, bouillonnait, qu'elle était sur le point

d'exploser. N'importe qui aurait pu prononcer ces mots – *Iya Martha*, *Baba Lola*, Dieu. Je m'en fichais.

Je me tournai à nouveau vers Akin.

— Akin, est-ce que tu étais au courant ? Tu le savais et tu n'as pas été fichu de me le dire. Tu le savais ? Salaud ! Après tout ce que j'ai fait ! Espèce de salaud !

Akin saisit ma main avant qu'elle n'atterrisse sur sa joue.

Ce ne fut pas le cri scandalisé d'*Iya Martha* qui me fit taire, mais la douceur du pouce d'Akin caressant ma paume. Je baissai les yeux.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda *Baba Lola* à la nouvelle femme.

Akin pressa ma main.

— Yejide, s'il te plaît.

— Elle l'a traité de salaud, traduisit Funmi tout bas, comme si les mots étaient trop brûlants et trop lourds pour sa bouche.

*Iya Martha* hurla et se couvrit le visage avec ses mains. Je n'étais pas dupe cependant de sa démonstration d'indignation. Je savais qu'elle jubilait intérieurement. J'étais même sûre qu'elle répéterait, des semaines durant, ce qu'elle venait d'entendre aux autres femmes de mon père.

— Tu ne dois pas insulter ton mari, l'enfant de sa mère. Quoi que tu penses, il est toujours ton mari. Que veux-tu qu'il fasse de plus ? N'est-ce pas à cause de toi qu'il a trouvé un appartement pour Funmi alors qu'il vit dans une grande maison ici ?

*Iya Martha* jeta un regard circulaire autour de la pièce, paumes tendues, pour montrer la taille de notre villa au cas où je n'aurais pas compris qu'elle parlait de la maison dont je payais la moitié du loyer tous les mois.

— Toi, Yejide, tu dois être reconnaissante envers ton mari.

*Iya Martha* se tut, mais garda la bouche ouverte. Si l'on s'en approchait un peu trop, elle dégageait une odeur insupportable, comme une odeur de vieille urine. *Baba Lola* avait pris soin de s'asseoir à bonne distance d'elle.

Je savais que j'étais censée me mettre à genoux, courber la tête telle une écolière punie et dire que je regrettais d'avoir manqué de respect à mon mari et à sa mère dans la foulée. Ils auraient accepté mes excuses – j'aurais pu invoquer le diable, le temps, ou mes nouvelles tresses trop serrées qui tiraient sur la peau de mon crâne et m'avaient poussée à parler avec irrévérence en leur présence. Mais mon corps était noué comme la main d'un arthritique, et je ne pouvais pas l'obliger à prendre des positions face auxquelles il se dérobaît. Aussi, pour la première fois, je ne tins pas compte du mécontentement de ma belle-famille et me relevai alors que j'étais supposée rester à genoux. Je me sentais de plus en plus grande à mesure que je me dressais de toute ma hauteur.

— Je vais préparer à manger, déclarai-je en me défendant de leur demander à nouveau ce qui leur ferait plaisir.

Maintenant qu'ils m'avaient présenté Funmi, *Baba Lola* et *Iya Martha* n'avaient plus aucune raison de ne pas accepter mon invitation. Mais je n'allais certainement pas leur servir à chacun un plat différent. Je leur donnerais ce que je voulais : du ragoût de haricots. Je mélangeai les haricots vieux de trois jours que j'avais l'intention de jeter avec ceux fraîchement cuits. Même si j'étais sûre qu'ils remarqueraient que mon plat avait un drôle de goût, ils s'abstiendraient de tout commentaire. Je misais pour cela sur la culpabilité que *Baba Lola* masquait en feignant d'être révolté par ma conduite et sur la joie qu'*Iya Martha* cachait sous ses airs consternés. Afin que les haricots glissent mieux dans leur gorge, je m'agenouillai devant eux et m'excusai. *Iya Martha* sourit et répondit qu'elle aurait refusé de manger si j'avais continué de me comporter comme une enfant des rues. Je m'excusai à nouveau et serrai la femme jaune dans mes bras pour faire bonne mesure ; elle sentait l'huile de noix de coco et la vanille. Je bus une bière Malta au goulot tout en les regardant manger. J'étais déçue qu'*Akin* ait refusé de se mettre à table.

Lorsqu'ils se plainquirent en déclarant qu'ils auraient préféré du fofou avec un ragoût de légumes et du poisson séché, j'ignorai le regard d'Akin. Un autre jour, je serais allée dans la cuisine pour piler de l'igname. Cet après-midi, j'avais envie de leur dire de se lever et de la piler eux-mêmes s'ils tenaient absolument à en manger. Je ravalais les mots qui me brûlaient la gorge à coups de lampée de bière et leur expliquai que je ne pouvais pas soulever le pilon parce que je m'étais foulé la main la veille.

— Mais tu ne nous l'as pas dit quand on est arrivés, fit observer *Iya* Martha en se grattant le menton. C'est toi-même qui nous as proposé de nous servir du fofou.

— Elle a dû oublier qu'elle s'était blessée, intervint Akin, confirmant mon mensonge gros comme une montagne. Elle avait vraiment mal hier, au point que j'ai failli l'emmenner à l'hôpital.

Ils engloutirent les haricots tels des enfants affamés, me conseillant d'aller montrer ma main à l'hôpital. Seule Funmi fit la grimace à la première bouchée et m'observa d'un air méfiant. Nos regards se croisèrent et elle m'adressa un large sourire bordé de rouge.

Lorsque j'eus fini de débarrasser les assiettes, *Baba* Lola annonça que, ne sachant pas combien de temps durerait cette visite, il ne s'était pas soucié de demander au chauffeur de taxi qui les avait accompagnés de revenir les chercher. Il supposait, comme souvent les membres d'une même famille, qu'Akin se chargerait de les ramener chez eux.

Bientôt, ce fut l'heure pour Akin de les reconduire. Alors que je les accompagnais à la voiture, il secoua légèrement ses clés en sollicitant leur avis sur l'itinéraire qu'il avait l'intention de prendre. Il voulait déposer *Baba* Lola sur Ilaje Street, puis aller jusqu'à Ife pour ramener *Iya* Martha. Je remarquai qu'il ne dit rien à propos de l'endroit où vivait Funmi. *Iya* Martha répondit que ce trajet était absolument parfait et Akin déverrouilla les portières, puis s'installa au volant.

Je me retins de ne pas tirer sur la Jheri curl<sup>4</sup> de Funmi en la voyant s'asseoir à l'avant, à côté de mon mari, et jeter par terre le petit coussin que je gardais toujours là. Je serai les poings quand Akin démarra, me laissant seule dans le nuage de poussière qu'il avait soulevé.

\*\*\*

— Qu'est-ce que tu leur as donné à manger ? hurla Akin.

— Monsieur le jeune marié, contente de te revoir, lançai-je.

Je venais de finir de dîner. Je ramassai la vaisselle et me dirigeai vers la cuisine.

— Tu sais qu'ils ont tous eu la diarrhée ? J'ai dû me garer à côté d'un taillis de broussailles pour qu'ils puissent déféquer. De broussailles ! cria-t-il en me talonnant.

— Qu'y a-t-il de si incroyable à ça ? Tes parents ont-ils des toilettes chez eux ? Est-ce qu'ils ne font pas leurs besoins dans les broussailles et sur des tas de fumier ? hurlai-je à mon tour en posant violemment la vaisselle dans l'évier métallique.

Le bruit de la porcelaine qui se brise fut suivi par un lourd silence. L'une des assiettes s'était fendue au milieu. Je fis courir mon index le long de la cassure et je vis aussitôt le sang couler de mon doigt entaillé.

— Yejide, sois raisonnable. Tu sais très bien que jamais je ne te ferai du mal, affirma-t-il.

— Quelle langue parles-tu ? Haoussa ou chinois ? Je ne te comprends pas. Commence par me dire quelque chose que je comprends, Monsieur le jeune marié.

— Arrête de m'appeler comme ça.

— Je te donnerai le nom que je veux. Au moins, tu es encore mon mari. Ah, mais peut-être pas ? Est-ce que je

---

4. Style de coiffure inventé par le coiffeur Jheri Redding, qui consiste en une permanente défrisant les boucles d'une chevelure frisée pour donner un aspect mouillé aux cheveux. Michael Jackson l'a popularisée dans les années 1980.

serais passée à côté de cette nouvelle aussi ? Faut-il que j'allume la radio ou en parle-t-on à la télé ? Ou dans le journal ?

Je jetai l'assiette cassée dans la poubelle en plastique à côté de l'évier. Puis je me retournai pour lui faire face.

Son front luisait de gouttes de sueur qui dégoulinèrent sur ses joues et se rassemblèrent au niveau de son menton. Il tapait du pied comme s'il écoutait un rythme effréné dans sa tête. Les muscles de son visage se contractaient selon le même rythme tandis qu'il serrait et desserrait la mâchoire.

— Tu m'as traité de salaud devant mon oncle. Tu m'as manqué de respect.

La colère dans sa voix me choqua, me scandalisa. Je pensais que les tremblements qui parcouraient son corps signifiaient qu'il était nerveux – ce qui était en général le cas. J'avais espéré qu'il serait désolé, qu'il se sentirait coupable.

— Tu as amené une nouvelle femme ici et c'est toi qui es en colère ? Quand l'as-tu épousée ? L'année dernière ? Le mois dernier ? Quand envisageais-tu de me l'annoncer ? Hein ? Espèce de...

— Tais-toi, femme, ne prononce pas ce mot. Tu mériterais d'être bâillonnée.

— Eh bien, puisque je n'ai pas de bâillon, je ne me tairai pas, espèce de...

Il plaqua sa main sur ma bouche.

— D'accord, je suis désolé. J'étais dans une situation inextricable. Jamais je ne te tromperai, Yejide, tu le sais. Je ne pourrai pas, je ne pourrai pas faire ça. Je te le promets.

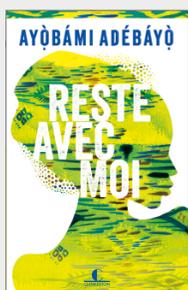
Il rit. D'un rire brisé, pathétique.

Je retirai sa main de mon visage. Il retint la mienne entre ses doigts, frottant nos paumes l'une contre l'autre. J'avais envie de pleurer.

— Tu as une nouvelle épouse. Tu as payé une dot à sa famille et tu t'es incliné devant elle. Pour moi, c'est déjà me tromper.

Il posa sa main sur son cœur, qui battait vite.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Reste avec moi**  
Ayobami Adebayo



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON